

Histoire d'ici

Pierre Viret craignait moins l'islam que les catholiques

Le réformateur se méfie du «faux prophète» Mahomet, mais plus encore de «l'idolâtrie» catholique



Pierre Viret (1511-1571). UNIL / A

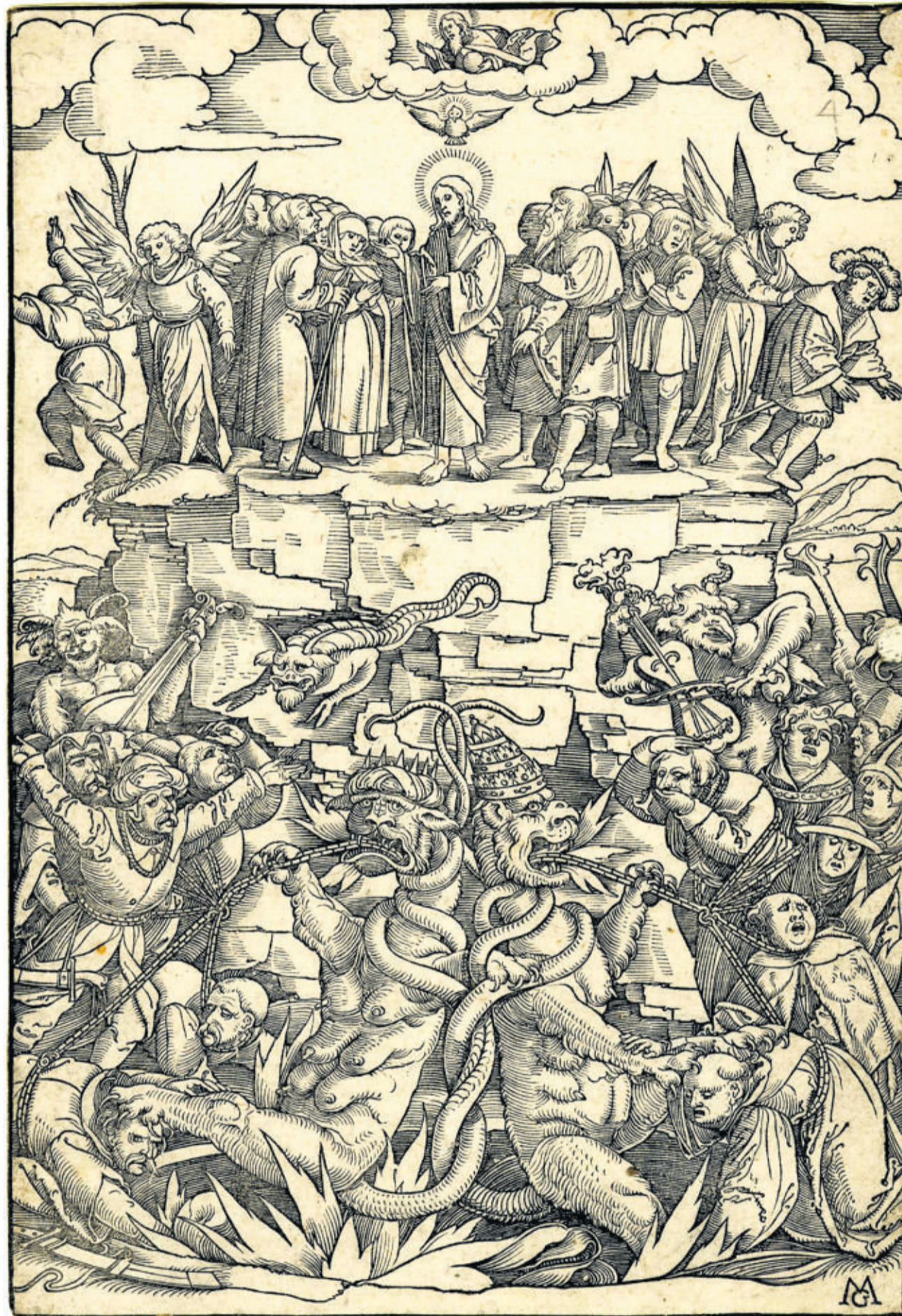
Karine Crousaz Maître d'enseignement et de recherche en histoire moderne à l'UNIL*

Entre le XIV^e et le XVI^e siècle, les troupes ottomanes remportent victoire sur victoire contre les princes chrétiens. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 figure en bonne place dans tous les manuels d'histoire. Si la «chute» de l'ancienne capitale de l'Empire romain d'Orient est bien connue, on oublie souvent qu'à son apogée, au XVI^e siècle, l'Empire ottoman s'étendait non seulement de la Perse à l'Algérie, mais qu'il recouvrait également les Balkans et de nombreux territoires faisant aujourd'hui partie de l'Union européenne: Grèce, Bulgarie, Hongrie, Roumanie. En 1529, les armées du sultan Soliman le Magnifique avaient même été jusqu'aux portes de Vienne. Un mouvement de panique avait gagné l'Europe occidentale, qui assistait, année après année, à l'avancée spectaculaire des troupes ottomanes.

Le réformateur Pierre Viret, originaire d'Orbe, pasteur de Lausanne entre 1536 et 1559, nous a laissé de nombreux ouvrages composés en français sous forme de dialogues qui nous permettent d'observer comment il percevait l'avancée des Turcs et, plus généralement, comment il jugeait leur religion, l'islam. Viret se lamente bien sûr de la manière dont le territoire de la chrétienté a été réduit par les succès ottomans. Mais il regrette surtout que ces attaques n'aient pas eu pour conséquence de ressouder les liens entre chrétiens et d'atténuer les divisions sanglantes qui opposent alors catholiques et protestants. Le pasteur de Lausanne estime en effet que les luttes entre chrétiens font plus de tort à la chrétienté que ses ennemis déclarés: «Les Turcs, nos naturels et mortels ennemis, ne sont point si dangereux, et ne traitent pas tant cruellement les chrétiens, que nous nous traitons les uns les autres.» Cette formule n'est pas rhétorique: les guerres civiles entre catholiques et protestants ont fait plusieurs millions de morts en Europe au XVI^e siècle, bien plus que les guerres entre Turcs et chrétiens à la même époque.

Un chrétien peut-il lire le Coran?

Viret lui-même a lu le Coran dans sa traduction latine, imprimée pour la première fois à Bâle en 1542. Cette édition a lancé une vaste polémique, les autorités bâloises ayant commencé par l'interdire. Le Conseil de Bâle est revenu sur sa décision à la demande de réformateurs tels que Luther, qui affirmait que connaître le contenu du Coran est utile pour le combattre. Viret a une vision plus ouverte, s'appuyant sur la première Épître de Paul aux Thessaloniens: «N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les paroles des prophètes; examinez



Gravure de Matthias Gerung (autour de 1547): le Christ prêchant, Mahomet et le pape attirant en Enfer les musulmans et les catholiques. TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM

Le vrai danger: l'athéisme

● Il existe en fait aux yeux de Viret une menace d'un niveau de gravité bien plus élevé pour la société occidentale que l'avancée de l'islam et que les victoires du «papisme», malgré tout le mal qu'il a pu en dire. Il s'agit du développement de l'athéisme qu'il constate de son temps, en particulier auprès de savants qui, après s'être détachés du catholicisme, en viennent à ne plus croire en aucune forme de religion. Au contraire de ces athées, les musulmans croient pour leur part en Dieu et en une vie après la mort, et Viret sait qu'ils reconnaissent

l'existence de Jésus et de la Vierge Marie et qu'ils les respectent, même s'ils refusent un statut divin à Jésus. Il considère qu'un triomphe de l'athéisme aurait des conséquences bien plus graves sur la société occidentale qu'une hypothétique victoire de l'islam.

Pour un traitement plus détaillé du rapport de Pierre Viret à l'islam: Pierre Viret et la diffusion de la Réforme: pensée, action, contextes religieux, Karine Crousaz et Daniela Solfaroli Camillocci (éds.) Antipodes, p. 79-99.

tout avec discernement: retenez ce qui est bon.» Le pasteur estime que les chrétiens peuvent lire tous les textes sacrés, y compris le Coran, en les mettant à l'épreuve pour retenir ce qu'il y a de bon en eux.

Le réformateur a des mots très durs contre Mahomet, qu'il appelle «faux prophète» et accuse d'avoir composé une religion nouvelle comme on fait une soupe, en mélangeant des ingrédients de diverses provenances (judaïsme, christianisme et paganismes), et d'y avoir ajouté son propre poison, corrompant l'ensemble du mélange.

Selon Viret, tant Mahomet que le pape sont des figures de l'Antéchrist, qui ont pour but d'abattre Jésus et de régner à sa place. Toutefois, le pasteur de Lausanne, qui ne croit pas que les Turcs étendent leurs conquêtes jusqu'en Suisse, conserve le catholicisme pour cible principale en ma-

tière théologique. A plusieurs reprises, on peut même lire sous sa plume une valorisation positive de l'islam vis-à-vis de «l'idolâtrie» catholique. En renversant la perspective de ses lecteurs, Viret affirme qu'il n'est pas étonnant que les juifs et les musulmans soient scandalisés par ce qu'ils croient être le christianisme, lorsqu'ils voient des catholiques vénérer les images religieuses et croire que Dieu est physiquement présent dans l'hostie. Il écrit ainsi que la religion catholique «tient encore plus de celle des païens, notamment touchant l'idolâtrie, que celle de Mahomet, laquelle condamne totalement toutes images et idoles». Musulmans et protestants se trouvent sur la même ligne en ce qui concerne l'interdiction des images religieuses, et les actes iconoclastes protestants sont légion au XVI^e siècle, y compris en Pays de Vaud.

La tolérance des Turcs

La représentation des Turcs change significativement dans le dernier ouvrage de Viret, *L'Interim*, publié en 1565. Alors qu'auparavant, les Turcs étaient souvent employés comme symboles de cruauté et de barbarie, ils deviennent dans cet ouvrage un modèle de tolérance religieuse. Viret relève ainsi le fait que, dans les territoires conquis par les Turcs, juifs et chrétiens peuvent conserver leur religion s'ils acceptent de vivre en paix et qu'ils paient des impôts plus élevés que les musulmans: «Le Turc, bien qu'il préfère sa religion à toutes les autres, et qu'il désirerait bien qu'elle fût reçue communément de tous, toutefois permet que les juifs et les chrétiens qui ne se voudront point faire Turcs vivent un chacun selon leur religion, pourvu qu'ils lui paient les tributs qui leur sont imposés et qu'ils se contiennent en paix.»

Pour Viret, qui vit alors à Lyon où il assiste quotidiennement à la boucherie des guerres de religion, il est incompréhensible que les musulmans tolèrent juifs et chrétiens sur leurs terres, mais que les catholiques, qui tolèrent eux aussi les juifs, continuent de persécuter à mort les protestants. Dans son appréciation de la tolérance turque, Viret est en opposition avec d'autres protestants qui considèrent qu'elle ne constituerait qu'un subterfuge pour attirer les chrétiens à l'islam. Là où Viret s'éloigne le plus radicalement de ses collègues réformateurs, c'est lorsqu'il affirme que les divisions entre chrétiens, juifs et musulmans proviennent moins de raisons théologiques et religieuses que de passions humaines. A ses yeux, il n'y a pas de doute que les hommes abusent du nom de la religion pour justifier les violences qu'ils commettent: «Et combien en y a-t-il, non seulement entre les Turcs et mahométistes, mais aussi entre les juifs, qui se bandent contre la religion chrétienne, plus pour la haine qu'ils portent aux chrétiens, que pour affection qu'ils aient à leur religion, ni pour connaissance et assurance qu'ils aient de la vérité ou fausseté de celle-ci?»

Allant plus loin, Viret affirme que, si les hommes arrivaient à détacher la religion de passions mauvaises, il serait possible d'accorder non seulement protestants et catholiques, mais aussi les chrétiens avec les juifs et les musulmans. Une déclaration peu commune, peut-être même unique, chez un théologien protestant du XVI^e siècle: «Si les hommes pouvaient dompter leurs affections, et les mettre à part en la cause de la religion, sans les mêler, regardant seulement à la cause, (...) il me semble qu'il serait fort facile à appointer, non seulement les chrétiens ensemble, mais aussi les juifs et les Turcs, et toutes les autres nations.»

* Tous les mois, une page est proposée par les chercheurs de l'Université de Lausanne. L'occasion de porter un regard plus scientifique sur les événements qui ont façonné le canton et les traces laissées à ceux qui les décortiquent aujourd'hui.